

JE VEUX JUSTE GAGNER MA VIE

Sandrine

raconter la vie

Je suis illustratrice. Ça fait douze ans que je suis dans le métier. Quand je dis aux gens, dans les soirées, comment je gagne ma vie, je sens un début d'élan de sympathie en ma faveur. Après quelques questions, je pourrais presque devenir leur amie. Sauf, bien sûr, si j'ai affaire à un directeur artistique ou à un éditeur. Là, la tendance s'inverse dès l'annonce de leur profession. Je commence à suer sous les bras et à me cramponner à mon verre en plastique rempli de beaujolais. Ce n'est pas un élan de sympathie qui m'anime, c'est un dévouement aussi soudain qu'intense. Je serais prête à aller chercher leurs enfants à l'école ou bien à faire le ménage dans leur appartement, en échange de la promesse d'une commande. Mais j'ai peur de paraître telle que je suis, c'est-à-dire désespérée et en manque chronique d'emploi. Je propose finalement de leur envoyer mon portfolio par mail et ils me laissent leur adresse, sans s'imaginer qu'ils ouvrent la brèche à une longue correspondance, suite régulière de messages laconiques auxquels ils ne répondront jamais, telles les missives enamourées d'un soupirant médiocre à une belle qui le méprise. Je leur donne aussi ma carte, qu'ils feignent d'être ravis de recevoir. Je sais qu'ils ne l'utiliseront jamais, je les vois d'ailleurs la glisser dans leur poche fessière, contre leur postérieur, signifiant bien par ce geste ce qu'ils en pensent vraiment. Il se peut qu'en la ressortant le lendemain, avant de mettre leur pantalon à la machine, ils aient oublié mon visage, mais qu'ils se rappellent vaguement, sans qu'ils sachent pourquoi, une forte odeur de transpiration.

Je garde dans mes archives le mail d'un éditeur, qui, après que j'ai refusé un projet en argumentant qu'il ne me semblait pas assez bien payé pour que je puisse le réaliser dans de bonnes conditions (c'est-à-dire en ne bâclant pas comme une cochonne, ou bien en ne réalisant pas les pages deux par deux, une avec la main gauche, l'autre avec la main droite, technique que je perfectionne mais ne maîtrise pas encore tout à fait), m'a écrit que je lui semblais trop intéressée par des questions pécuniaires, au détriment d'ambitions artistiques qui font d'habitude l'honneur de ma profession. Mes collègues, qui avaient réalisé les autres titres de la collection, étaient encore moins payés que la somme qu'on m'avait promise, et ils ne rechignaient pas

à la tâche, eux. De plus, j'avais discuté tous les points du contrat avant même de commencer à travailler. C'était un comble. Si le document qu'il me proposait de signer était réel, les tâches qu'il évoquait n'avaient même pas été entamées. C'était, en somme, un travail purement imaginaire que je tentais de lui refiler en échange. Dans ces conditions, il ne regrettait vraiment pas de ne pas faire affaire avec moi. J'étais pour ma part heureuse de recevoir ce message chez moi, seule. J'ai eu une bonne suée en imaginant que j'aurais pu m'engager avec cette personne. Et à un tarif qui... Mais je m'é gare. Le prix n'est pas si important, et j'ai juré, depuis ce jour, de toujours mentir quand je refuse un projet pour une question d'argent. Je ne dis pas que j'ai des commandes à ne plus savoir où donner de la tête, ou que je me suis cassé les deux bras en faisant la vaisselle, c'est bien trop irréaliste. Mais j'évoque ma conception personnelle de l'art et mes goûts esthétiques, malheureusement incompatibles avec le projet soumis, qui me semble par ailleurs du plus haut intérêt. Cela passe beaucoup mieux.

Le manque de travail n'était pas vraiment un souci au début de ma carrière. Nous sommes des gens créatifs, et je me lance régulièrement, comme mes confrères, dans des projets cyclopéens qui me gardent occupée pendant des heures et des heures, pour une rémunération insignifiante. On trouve toujours une personne exaltée dans les parages qui foment une revue, ouvre sa galerie ou crée sa maison d'édition. Quelle satisfaction, quand, grâce à son soutien, le projet se concrétise et rencontre son public, les quatre amis fidèles et également collègues qui suivent mon travail. Grâce à ces réalisations je n'ai plus rien à prouver maintenant, sur le plan artistique. Je veux juste gagner ma vie.

Gagner ma vie est ma dernière marotte. Cela m'a pris depuis que je pense à me reproduire. C'est aux besoins encore hypothétiques de ma progéniture que je m'applique maintenant à subvenir. Mon enfant imaginaire porte des habits, part en vacances, apprend un instrument de musique. Devenu adolescent, il/elle mange de plus en plus, et réclame un jogging de marque. Pas pour frimer dans la cour de récré, non, pour que ses camarades snobs et hargneux, issus des riches familles de chirurgiens ou notaires de la capitale, cessent de se moquer de lui/d'elle et de l'appeler bouffon/bouffonne. Puis il/elle poursuit ses études secondaires et a besoin de prendre son indépendance. On lui paye une chambre de bonne, parce

que c'est plus commode pour aller à la fac et que c'est devenu impossible de vivre à la maison avec un bouffon/une bouffonne, qui fait tout le temps la gueule et est généralement sapé comme un sac. Tout cela entraîne des dépenses sans fin. Je dois trouver de nouvelles commandes rémunérées, et vite. C'est pour cela que je transpire quand je me retrouve face à un directeur artistique dans une soirée et que je bois plus de beaujolais que je n'en ai réellement envie.

Je pense souvent à changer de métier. Bibliothécaire. Voici un poste qui me conviendrait. Une profession stable, sans stress, qui embellit le quotidien du plus grand nombre. J'adore les livres. Mais je me dis qu'à force de les manipuler je les aimerais peut-être moins. D'après ce que j'ai observé, il existe des bibliothèques où le personnel travaille dans une ambiance chaleureuse. Et d'autres où ce n'est pas vraiment la franche rigolade, et où l'on peut dire, à la façon dont les bibliothécaires les manipulent, que des chariots remplis de livres peuvent se faire l'expression d'une frustration sans fond et de l'amertume d'avoir raté son existence. Mieux vaut se planquer dans les allées à leurs passages. De plus, il me semble que je décevrais symboliquement mes professeurs de lycée si j'embrassais une profession qui ne nécessite pas sept années d'études supérieures.

Une partie de mes complexes professionnels réside dans ma scolarité exemplaire : j'étais une élève facile pour mes enseignants. Je tenais à avoir de bonnes notes. Pas tant parce que la matière qu'ils transmettaient m'intéressait, que pour créer chez eux un élan de sympathie. J'aurais détesté qu'ils soient mécontents de moi. Après le bac, mes profs se disputaient la poursuite de ma carrière, telles de bonnes fées au-dessus d'un grand berceau, ce qui a fixé dans mon esprit la croyance que toutes les portes m'étaient grandes ouvertes. "Elle pourrait faire maths sup maths spé, et prépa médecine" disait le professeur de mathématiques en agitant sa baguette. "Non, une hypokhâgne, et l'école des chartes" disait la prof de français, agitant la sienne encore plus haut. Ma prof d'allemand ne disait rien, elle était en congé maladie pour une grave dépression. Il est vrai qu'elle était beaucoup chahutée, et que lors du dernier cours qu'elle avait donné, elle s'était réfugiée dans un placard pour échapper aux huées et quolibets de la classe. Ce qui m'attirait, en vérité, tel un gros bébé qui craignait qu'on ne s'occupe plus de lui, c'étaient les professions qui

provoquent le même élan de sympathie que celui que j'avais expérimenté en rendant des copies irréprochables. Un médecin ou un professeur vous sauve la vie. Vous avez une dette énorme envers eux, et trop de respect pour désirer qu'ils deviennent vos amis. Un illustrateur par contre, entouré de ses aquarelles et sirotant un thé en barbouillant de rose les joues d'un personnage hilare, voilà le type dont on veut être l'ami. D'autant plus qu'il fait un métier artistique, et qu'il dispose donc de temps libre à profusion et d'une fontaine de thé chaud. Tout le monde aimerait être l'ami d'un illustrateur. Sauf un directeur artistique ou un éditeur. Cela va de soi.

Nous sommes au parc, moi et mon enfant imaginaire. Le père ne nous accompagne jamais. Il ne sait pas que je lui ai fait un enfant imaginaire dans le dos et je crains de le lui avouer. Il se pourrait qu'il ne veuille pas le/la reconnaître, bien qu'il/elle lui ressemble beaucoup. Il/elle fait du toboggan, et vient me rejoindre sur le banc où je suis assise, me rongeur les sangs en pensant à toutes les dépenses fictives auxquelles je fais face. Il/elle me regarde dans les yeux. "Je n'ai pas besoin de vêtements de marque. Ce dont j'ai besoin, ce sont de parents imaginaires, aimants et disponibles. Et puis nous pourrions déménager en banlieue, non ? Bon, tu devras troquer ton abonnement au théâtre pour une télé, et alors ? Les supermarchés sont vraiment gigantesques là-bas. Il n'y a pas de métro, mais au moins vingt sortes de crèmes dessert au chocolat. Et puis, honnêtement, moi, je ne suis qu'une idée, alors pourquoi t'en faire ? Le souci qu'on apporte au futur est une dépense d'énergie inutile. Seul compte le présent." Et il/elle retourne à ses pâtés en courant. Je suis éblouie. Le petit n'existe même pas, et il est déjà si éveillé. Il faut se rendre à l'évidence : mon esprit a engendré une réincarnation du Dalai-Lama. C'est une profession à la fois respectable et sympathique, dont la sécurité de l'emploi se dispute le premier rang des multiples avantages qu'elle recèle à l'intérêt supérieur des missions à effectuer. Et je n'évoque même pas le logement de fonction. Je suis enfin, pour de bon, complètement rassurée.